



## **JOURNEES PROFESSIONNELLES SUR LES METIERS DE L'EXPOSITION, PARIS, 15/11/2019 ET 20/01/2020**

Première journée : Les métiers de l'exposition : définition et relations avec la commande publique, Paris 15/11/2019



Mise en ligne : octobre 2020

### **Table ronde 2 : Une commande publique adaptée à la mise en œuvre des projets**

**Intervention de Loretta Gaitis, scénographe**

Alors, peut-être pour aller dans ce sens, je sais que ce qui nous fédère tous en tant que professionnels, c'est le projet, c'est être au service du projet, on le sait tous ici. C'est le projet qui compte et qui prime. Alors, j'ai connu une période - je suis désolée - où le maître d'ouvrage, le commissaire, le scénographe, le graphiste, tout le monde se retrouvait autour d'une table, parlait, discutait, dialoguait, émettait les désirs, parce qu'il y a des désirs. Un commissaire vient avec un projet et a envie d'exprimer quelque chose et on buvait tout ça, on recevait ça, on dialoguait, on proposait et puis finalement, le projet qui naissait de ces échanges donnait du plaisir, du plaisir de la rencontre, du plaisir d'échanger, du plaisir du résultat. Or, maintenant, dans la pratique, on sait bien qu'on passe par des plateformes de dématérialisation, vous connaissez tous ce que cela implique, alors bien sûr il ne faut pas dire que ça n'a pas d'intérêt, tout ce qui est pratique et technique : poser des questions un peu administratives trouve ses réponses immédiates, mais quand on parle du projet, à qui parle-t-on du projet ? A une plateforme de dématérialisation ? Vous savez tous très bien que le dialogue, la parole, le logos fait qu'on pose une question, on ressent des réponses, elle revient, elle repasse, des choses apparaissent, naissent et aucune plateforme de dématérialisation permet d'avoir un échange. Alors, qu'est-ce que ça implique pour nous ? C'est-à-dire qu'on n'a plus d'interlocuteur direct. On n'a plus de téléphone, parfois on n'a même plus de mail, c'est devenu une abstraction. Alors, de partenaires on est passé à prestataires de services. Alors quand on devient prestataires de services, où il est le cœur du projet ? Il disparaît un peu puisqu'il n'y a plus, ça devient une sorte de plateforme dans lequel on dit des choses, on reçoit d'autres choses, et c'est presque devenu tabou. Maintenant, je rencontre des commissaires – je n'ose plus leur parler, on change de trottoir, on travaille sur le même projet, mais il ne faut surtout pas que l'on se rencontre, parce que si on se rencontrait, vous imaginez qu'est-ce que ça aurait comme incidences ? Alors c'est quoi la perte en ligne pour nous ? C'est que quand on va remettre une esquisse dans le fond on ne sait plus trop, c'est presque un jeu de hasard, si vous voulez. On prend un risque, un risque supplémentaire puisqu'on va interpréter quelque chose, sans avoir forcément à côté quelque

chose qui va nous permettre d'élaborer notre projet, donc, on va prendre un risque inutile puisque dans bien des cas, vous le savez, on n'est pas rémunéré ou si faiblement rémunéré, qu'on ne peut plus à nos échelles prendre le risque de ne pas être complètement investis d'un projet et de savoir où est-ce qu'on va. Vous savez bien qu'en tant que scénographes on peut tout faire. Nous, on est quand même des créatifs aussi, on peut s'adapter, tout est possible pour nous. Rien n'est fermé au départ. L'interlocuteur nous permet aussi de grandir, d'élaborer notre projet, de lui donner du corps, de lui donner de l'esprit, et d'y trouver du plaisir commun. Maintenant, on se trouve dans une période où quand on passe de prestataire de service à partenaire, qu'est-ce qui change ? C'est des mots, mais tous les mots ont un sens. Quand on est prestataire de services, on vous convoque en rendez-vous le 20 décembre et on vous dit : « Apportez votre esquisse le 4 janvier », par exemple. Qu'est-ce que ça implique pour nous ? Nous tous qui faisons : de ne pas passer de vacances, de ne pas se reposer, de travailler. Ça veut dire aussi arriver à 9h du matin pour présenter son projet à l'autre bout de la France, sachant qu'ils savent bien qu'on doit se loger, etc. Ça veut dire aussi qu'il y a une perte si vous voulez, de notre fonction, de notre apport et finalement de toute cette âme qu'on y met, eh bien dans le fond, on n'est plus partenaires, mais on est prestataires de services. Alors, être prestataires de service, quand on gagne bien sa vie, dans la phase concours, bien sûr, pourquoi pas, mais quand on sait que beaucoup de concours sont très faiblement rémunérés - entre 500 et 2 000 € - et qu'on travaille tous à peu près deux semaines – on en reparlera, on a des chiffres, on n'osera à peine les évoquer, mais nous avons des chiffres. Et puis il y a d'autres concours où l'on n'est pas rémunérés du tout. Alors ça, on sait bien qu'il y a des institutions encore importantes, qui marquent le paysage de la culture française et qui ne nous rémunèrent pas, qui ne rémunèrent pas ce travail accompli. Que dire, que faire ? On est tous un peu en crise. On est tous un peu en souffrance, parfois on va même dire le mot de maltraitance, et pourtant il nous suffirait de très peu de choses pour retrouver notre élan, notre soif et notre appétit de bien travailler et d'être au service du projet. Voilà ce que je pourrais dire dans un premier temps.